

**Marie-Christine Hut**

## **Les troubles spécifiques du langage : que nous apprennent-ils \* ?**

Dimanche dernier, sur France Inter, était interviewée une patiente de l'hôpital Sainte-Anne qui allait au Salon du livre faire des signatures car elle venait d'être publiée. Elle disait que sa maladie était un « état limite ». À propos de ce qui l'avait amenée à écrire, elle expliquait qu'elle écrivait, écrivait des mots et s'y logeait dedans, ce qui lui donnait son identité. Voilà la question posée : les mots, les lettres, est-ce une voie d'accès vers l'identité ?

Car oui, nous parlons et nous écrivons. Le langage est une singulière faculté de l'homme. Et les mots, les phrases l'assaillent en même temps qu'ils lui permettent sa socialisation, obstacle, peut-être, à sa solitude ?

L'homme, dans sa destinée, est toujours avide de se surprendre et met beaucoup d'obstination à pratiquer les échanges avec son semblable, particulièrement avec celui qui permet tous les autres, l'échange des mots. « S'il est *homo sapiens*, c'est d'abord en tant qu'*homo loquens*, homme de paroles », nous rappelle Claude Hagège <sup>1</sup>. Et c'est par le langage que l'homme essaye de dire ce qu'il est. Le langage est alors aussi le vecteur qui soutient l'identité, l'identité du sujet.

### **Naissance du langage**

Colette Soler écrit dans « Le saint et le capitalisme <sup>2</sup> » :

« Cet homme de paroles, en dehors de ce qui lui vient du vivant (c'est-à-dire du réel), est dépendant de deux conditions :

– une condition du langage parce qu'il est un être parlant ;

\* Intervention lors de l'après-midi organisé par le pôle 14 le samedi 5 mai.

1. C. Hagège, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard.

2. C. Soler, « Le saint et le capitalisme », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, Paris, n° 1, 2004, p. 91.

– une condition de discours (Freud employait le terme de civilisation), c'est-à-dire d'organisation des liens sociaux dans une culture donnée. »

Mais comment le langage apparaît-il ? Comment le petit homme s'en saisit-il pour advenir et entrer dans les échanges avec ses semblables ? Advenir, c'est-à-dire devenir sujet, se nommer, s'identifier, construire une identité. Et que nous enseignent les avatars du langage (car il y en a !), ses loupés, ses ratés ?

Après le monde indifférencié dans lequel le plonge sa naissance, le bébé va devoir se séparer de cette indifférenciation pour exister. Il va s'expérimenter comme existant pour devenir peu à peu autonome.

Le petit humain se construit en incorporant les mots de l'Autre. C'est ainsi qu'il entre dans le monde symbolique. Bernard Nominé <sup>3</sup>, aux Journées de l'EPFCL en novembre dernier, nous a remarquablement montré comment le bébé accepte à un moment donné, je le cite, « de se soumettre à un ordre qui n'a pas encore de sens pour lui puisqu'il n'a pas encore les moyens de le déchiffrer ».

Puis, « après le pacte passé avec l'Autre de la parole » (formule de B. Nominé), le sujet doit renoncer au babil pour n'articuler que des vocalises signifiantes qui sont celles qu'il a apprises de l'Autre. « C'est ce renoncement qui cause le sens. » On pourrait dire que c'est là la première condition de l'humain, celle d'être un être parlant.

Du côté de l'A, tout n'est pas sens. Les injonctions « tu es, tu dois », ce n'est pas du sens. L'Autre demande que le sujet se soumette avant que le sens n'émerge. C'est la deuxième condition humaine, celle de la civilisation. Du côté du sujet, c'est la découverte de l'autre, son semblable. La naissance du sujet, le sujet de l'inconscient, suppose donc une première inscription symbolique qui se manifeste chez l'enfant par l'apparition de phonèmes et aussi de jeux d'apparition/disparition.

Dans sa définition « l'inconscient est structuré comme un langage », à partir du séminaire *Encore* (1972) Lacan ajoute : « L'inconscient fait de *lalangue*. » Patricia Dahan <sup>4</sup>, dans son article « La

3. B. Nominé, « Une voix s'incorpore », novembre 2006, Paris.

4. P. Dahan., « La lettre entre savoir et jouissance », *Mensuel*, n° 17, juin 2006, Paris, p. 25.

lettre entre savoir et jouissance », développe cette nouvelle approche. La *lalangue* est la langue parlée et entendue par le jeune enfant. Elle joue un rôle essentiel, selon Lacan, dans la structuration de notre inconscient.

La *lalangue* n'est pas celle de la culture, ni celle des échanges économiques, ni la langue du maître, mais elle est celle des affects, une langue propre à chacun et qui, surtout, associe au langage la notion de jouissance. « Cette nouvelle définition de l'inconscient met en rapport les affects de *lalangue* et le *savoir inconscient*. » La façon dont le langage, le signifiant s'enracine dans le réel va témoigner de la position du sujet, on parle alors de sa structure. Elle va avoir des incidences dans son rapport au monde dès les premiers moments de la vie.

Ces modalités, on peut le supposer, vont avoir des conséquences sur le désir de savoir du sujet, savoir sur lui-même, savoir ce qu'il est, et également sur la façon dont, enfant, il va aborder les apprentissages, particulièrement l'apprentissage de la langue, mais aussi des mathématiques (compter), et la découverte du monde.

Les enseignants ont l'expérience des enfants : de ceux qui apprennent « sans problème », de ceux qui n'ont pas encore « le déclic » (comme on l'entend souvent dans les écoles), d'autres qui se posent comme des énigmes devant les efforts pédagogiques déployés, et de ceux face auxquels le découragement est grand.

La psychanalyse et l'enseignement, les deux des trois métiers impossibles selon Freud, se situent à des points radicalement différents : pour le psychanalyste il y a à apprendre de, alors que pour l'enseignant il a à apprendre à. La transmission est marquée par une limite, alors que la psychanalyse est intransmissible sans en passer par l'expérience analytique : parce que c'est une expérience.

Mais il n'y a pas d'analyse sans désir de savoir. Apprendre et savoir, voilà deux fonctions qui se conjuguent ensemble : jouer avec les lettres (il y a du réel en jeu) et faire du sens. Le sujet peut se trouver dans une impasse dans la résolution de cette difficulté. Quelque chose qu'il ne veut pas savoir ressort sous forme de symptôme. Ils peuvent prendre parfois la forme de symptômes scolaires, de la langue écrite, qui est une des modalités de la langue. Suivant Freud, le désir de savoir se noue dans la névrose infantile dans la continuité

entre curiosité intellectuelle et curiosité sexuelle. Martine Menès <sup>5</sup>, dans son livre *Un trauma bénéfique : la « névrose infantile »*, développe de façon très précise cette question de la pulsion épistémologique. Le savoir inconscient se laisse lire sous forme de lapsus ou de symptôme.

Par exemple, le petit obsessionnel qui refuse de laisser sa place à son père est dans une relation trop proche avec sa mère, qui en a fait son objet exclusif ; c'est pour cela qu'il est si angoissé : angoissé par la menace d'y être englouti. Que va-t-il mettre en bordure de cette menace ? Une succession de lettres, avant même l'apprentissage de la lecture. Est-ce une première tentative d'écrire ce qu'il est, son identité, un lien entre la lalangue et la langue ? L'importance du patronyme est alors manifeste. Nous avons tous vu la jubilation de l'enfant qui commence à écrire les lettres de son prénom (les lettres bâtons, comme ils disent), ou qui fait des boucles en disant à voix haute ce qu'il « écrit ».

Pourtant, ce n'est pas par le patronyme que le sujet va se nommer. Le patronyme, c'est ce qui vient de l'Autre. Il peut en être le vecteur, mais aussi le leurre.

Les signifiants et les lettres sont les amarres du sujet. Les lettres ont une valeur double : valeur phallique et valeur qui nous lie à l'Autre initial. Mais elles vont entrer en concurrence avec les lettres de l'école, celles que l'enfant rencontre à l'occasion des apprentissages scolaires. Et dans certaines circonstances elles peuvent venir perturber, pour un temps, le système littéral et le processus de lecture et d'écriture. Pour que cette proposition ne vienne pas déclencher un processus défensif et angoissant comme la phobie, il est préférable que l'enfant ait franchi une étape essentielle, celle de l'Œdipe.

Que nous apprend le mythe ? La question posée par la Sphinx à Œdipe est une métaphore qui nous fait entendre que, pour être en état d'apprendre, il faut pouvoir compter jusqu'à 4, ou plutôt 3 à condition d'admettre que compter jusqu'à 3 passe par la notion de 0, représentant la castration maternelle, c'est-à-dire un manque.

L'enfant obsessionnel, pas trop atteint, est un élève souvent précocement attiré par la lecture et l'écriture. Ses symptômes particuliers

5. M. Menès, *Un trauma bénéfique : « la névrose infantile »*, éd. du Champ Lacanien, coll. « Cliniques », 2006.

vont attirer l'attention de ses parents et des enseignants, mais ne trouveront pas d'explication s'ils refusent l'hypothèse de l'inconscient.

### **Thierry**

La première fois que je rencontre Thierry, il a 6 ans et demi, et me dit tout de go qu'il a des difficultés en lecture : « Je ne sais pas lire. Je connais les mots outils mais je suis trop petit pour la réparer [la lecture]. » C'est un jeune garçon vif, pétillant, débordant d'intelligence. Pourtant, l'école parle déjà d'échec scolaire ! La situation familiale est difficile. Les parents sont divorcés mais ils vivent souvent ensemble bien que la mère ait la conviction que cette situation est intenable. Le grand-père maternel s'est suicidé par le feu quand Thierry avait 6 mois. Et lui, il est empêtré dans la question de la séparation, séparation nécessaire pour apprendre. On pourrait penser, comme l'a fait l'école, que la problématique sociale et familiale est la cause des problèmes que rencontre cet enfant. Pourtant, là n'est pas la question pour Thierry. « Être tout pour l'Autre » : voilà ce qui le paralyse, l'angoisse.

Il est encore englué dans l'expérience de jouissance avec la mère qu'est la lalangue. Expérience de « fusion » avant la séparation nécessaire. La lalangue vient de l'infantile, moment où les signifiants n'ont pas encore pris forme de mot, avec leur genre et leur nombre. Cela se traduit pour Thierry, dans le langage oral et écrit, par l'emploi indifférencié des pronoms *il* et *elle*, par des confusions d'accords. Il écrit comme il parle, avec une séparation des mots qui n'appartient qu'à lui. Il ne fait pas de distinction entre prénom et nom, et la question de la différence des sexes n'est pas résolue pour lui. Sa première voie d'approche de la question, sa première tentative de classification s'énonce : le « i » est la lettre des garçons, le « a » celle des filles.

Thierry a une imagination fertile et sous forme d'histoires inventées il va décliner des identifications où tour à tour il est le dévoré, l'abandonné, celui qui n'a pas de nourriture, qui n'a pas de maison mais qui s'en sort héroïquement. Et rapidement le symptôme scolaire tombe. Puis, il se remémore un séjour à la « mer » et il écrit cette phrase : « Je suis le phare de la mère. » Il se surprend devant son écrit, rougit, s'interroge. C'est un moment important dans la cure. On peut dire que les signifiants prennent une valeur phallique

en même temps que quelque chose du fantasme commence à émerger. Jusque-là, le symptôme scolaire cachait le rapport à la lettre. Maintenant qu'il est mis de côté, il construit son symptôme analytique et sa question devient « se faire sa place ». Il décline alors toutes les façons pour ne plus être envahi par l'autre : stratégies diverses pour investir sa chambre et garder son quant-à-soi. Comment ne pas être du côté du « tout pour l'autre » sans pour autant s'enfermer ? C'est ce qu'il cherche à élaborer.

Sa relation aux autres, ses petits camarades, se pacifie. Quelque chose se met en place et ce gain de savoir lui permet d'avancer.

La situation familiale se clarifie, sa mère investit son travail, demande et obtient la garde des enfants sans conflit avec le père, et Thierry semble satisfait de cette nouvelle organisation. Pourtant, les symptômes scolaires réapparaissent.

Il évoque alors un souvenir, très douloureux puisqu'il dit que c'est la chose la plus terrible qu'il lui soit arrivée ! Il jouait au Scrabble avec ses parents, il était alors petit, et avait placé des lettres pour écrire un mot. « Je ne savais pas écrire mais j'ai écrit quand même. C'était mon mot et mon père a enlevé "mes" lettres. J'ai beaucoup pleuré, même crié et ça faisait rire mon père. C'est le plus mauvais souvenir de ma vie. »

On peut penser qu'il a rencontré la jouissance de l'Autre quand son père lui a dit : « Tu peux jouer comme tout le monde » alors qu'il n'avait que 3 ans. Les rires, les moqueries l'ont accentuée. Mais surtout, l'effacement des lettres par son père est venu faire coupure dans la jouissance de la langue, coupure qui lui apparaît trois ou quatre ans après, et sa réponse s'est manifestée dans l'ordonnement fantasque des lettres dans la langue écrite. On peut dire que c'est le deuxième temps du traumatisme retrouvé dans son analyse.

Aujourd'hui, ses fautes d'orthographe prennent un autre tour. Ce n'est pas un retour en arrière, il touche à quelque chose. Quelque chose qui fait énigme. Ses résultats l'embarrassent, car sa maîtresse lui dit qu'il est inattentif. J'interviens en lui disant qu'elle se trompe. Que ce n'est pas ça dont il est question.

Il raconte alors que dans sa dernière dictée il était question d'un petit garçon, du même prénom que lui, qui traversait une rue. Il enchaîne en disant que dans les dictées il y a souvent son nom et

que cela le fait penser, « comme si j'étais dedans ». Il poursuit avec un souvenir où il tenait la main de sa sœur pour traverser une rue et où un gendarme, à l'air sévère, l'avait aidé pour qu'il ne leur arrivât rien, comme dans la dictée.

Ce jeune garçon approche quelque chose. Quand il rencontre son nom, particulièrement dans les dictées, une question émerge, une question sur l'être, sur l'identité : qu'est-ce qu'être Thierry ? La nomination par son prénom ne suffit pas pour le définir. Alors il commence à dire ce qu'il est pour l'Autre :

– le jouet de son père, qui se joue de l'autre. Dans le quotidien, cet homme est assez malsain. Avec ses enfants il joue, joue à faire peur (Thierry évoque une promenade dans une grotte où il a ramassé des os et a fait croire aux deux enfants que c'était ceux du squelette de la Dame blanche ; Thierry ne l'a pas cru mais tremblait à cette évocation) ;

– le phare de la mère ;

– le protecteur de sa sœur, qui vient dans sa chambre dormir parce qu'elle a peur.

Il suppose être une réponse à ce qui manque chez l'Autre. Il laisse tomber les identifications imaginaires et s'oriente sur la question de l'identité. Le symptôme tentait de le représenter, l'identité vise la séparation.

Les désordres du langage nous conduisent à nous questionner sur les sujets que nous recevons. Avec Lacan, nous savons qu'ils nous enseignent sur les structures psychiques. Thierry est névrosé.

Dans la psychose, les troubles du langage sont à relier à l'absence d'un signifiant fondamental dans le registre symbolique. Les conséquences dans l'organisation du langage sont l'hallucination verbale, le néologisme, l'holophrase, l'écholalie de l'autisme, le délire.

### **Néologisme dans la psychose, Julien (16 ans) et son « Bob »**

Julien est arrivé dans ma classe il y a quelques mois (je suis également enseignante dans un hôpital de jour pour adolescents). Malgré des aménagements d'emploi du temps faits par les enseignants de son collègue, la poursuite de sa scolarité s'est avérée impossible. Il a erré quelques mois, ne voulant plus entendre parler

d'école. Mais, voyant l'existence de ma classe, les jeunes la fréquentant, il s'est risqué un jour à pousser la porte en m'interpellant : « Bob ne fait rien. Bob déteste l'école mamie. »

Ses troubles du langage sont patents : il parle, mais que dit-il ? Il se passionne pour les trains, mais c'est l'énumération des noms des locomotives qui l'occupe. Il y a nécessité pour lui d'utiliser toute une série de noms propres pour arrêter le sens. Julien parle tout le temps, à jet continu, et ne semble s'adresser à personne. Quand on l'interpelle il est furieux et crie pour nous faire taire. Dans ce discours ininterrompu, un signifiant « Bob » fait irruption.

« Bob » est ce qui le représente (il dit : « C'est moi Bob ») mais c'est aussi l'autre (il tapote sur l'épaule de tout le monde en disant : « Bob, Bob »), c'est également un néologisme qui fait irruption dans l'écrit (« Bob année ! », a-t-il écrit au tableau) : hallucination du signifiant dans le réel, du Un du signifiant hors chaîne, du vide de la signification. La chaîne signifiante et le signifié ne sont pas amarrés. Il n'est pas entré dans l'aliénation de la demande (de l'Autre).

Depuis quelque temps, il entreprend de réparer tout ce qui lui tombe sous la main en fouillant dans les poubelles. Et pose une question : « Est-ce que je suis réparable ? » Mais à qui cette question est-elle adressée ? Elle lui permet pour le moment de faire des catégories avec les autres jeunes de la classe : les réparables et les non-réparables, ce qui lui vaut bien entendu les foudres de quelques-uns, mais sans réaction de sa part.

Il semble commencer à se compter et à se mettre dans la catégorie « réparable ». Tout occupé à ce travail, mes propositions scolaires ne reçoivent pas d'écho. Je prends donc le parti de le suivre et de le laisser inventer sa solution. Il choisit des exercices et, lui qui jusqu'à présent ne voulait pas entendre parler de mathématiques, c'est vers les opérations qu'il se tourne : additions, multiplications, mais pas de soustractions ni de divisions. Plutôt des inventions :  $Bob = Bil + Biloul$ .

Si un jeune efface cette équation, il entre dans de grandes colères. Je veille donc à ce que son écriture soit respectée et je reste à la place qu'il m'assigne. Il continue à venir en classe bien qu'il me menace chaque jour de démissionner de la vie.



Et, il y a quelques jours, malgré les « tu es méchante, tu ne m'aimes pas » qui scandent ses séquences scolaires pour vérifier, me semble-t-il, la distance nécessaire entre lui et l'autre, il me dit au revoir en ajoutant « Bob bisoul ».

Julien tente d'organiser quelque chose dans son monde chaotique. Il n'est pas dans une construction de son identité, il cherche à amarrer quelque chose pour être moins à la dérive, peut-être pour être moins persécuté par l'autre. Et j'essaie d'incarner un autre qui ne soit pas persécuteur. Dans une cure, avec un psychanalyste, il pourrait peut-être construire une suppléance. Ma classe n'en est évidemment pas le lieu.

Quand on a affaire à des enfants psychotiques non délirants, cela se traduit par des énoncés dont le sens nous est étrange bien que la syntaxe et la grammaire soient correctement utilisées.

L'identification immédiate dont nous parle Lacan dans « D'une question préliminaire... » va pouvoir étayer notre diagnostic. L'identification immédiate est une identification sans médiation.

Dans ma classe de l'hôpital de jour, j'ai rencontré Estelle. Estelle est une petite fille de 8 ans qui rugit et passe son temps à chercher des ficelles, des bouts de laine pour les attacher à sa ceinture et avoir une queue. Elle se prend pour un lion. Cela pourrait apparaître comme un jeu, les enfants s'amuse souvent à faire le chat ou le chien. Mais Estelle est le lion. Tout son être, être du sujet, est engagé dans un rapport direct, purement spéculaire. Elle est enfermée dans une forme, dans une identification aliénée, dans le registre du réel.

L'identification immédiate aux énoncés de l'Autre est plus difficile à repérer. Elle suppose un Autre en jeu. Dans le cas d'Estelle, ses rugissements se sont amplifiés et se sont accompagnés de morsures sur les autres enfants quand elle est arrivée dans ma classe. À cette époque, mon nom de famille était Léon. En classe, contre toute attente et à l'étonnement général, elle était admirable d'application, assidue, et elle, à qui beaucoup de soignants prêtaient un déficit intellectuel, a rapidement appris à lire, à compter, tout en me vouant une haine inextinguible. Je me suis demandé s'il s'agissait d'une rivalité imaginaire entre lions. En tout cas, je crois qu'un accès au savoir scolaire a pu se frayer par identification au nom de l'enseignante.

Mais, pour Estelle, la question de son identité ne se posait pas. Elle était le lion, pas de doute là-dessus : identification délirante qui vient à la place de la question sur l'être.

L'identité passe par le langage. Elle nous vient d'abord de l'Autre. Dans la cure, après la déconstruction des identifications vient la question de la nomination, de l'identité comme coupure, séparation.

Les enfants que nous recevons sont désignés par leur symptôme et cela devient ce qui leur donne une sorte d'identité, à l'école, dans la famille. Le travail analytique va leur permettre de se décoller de ces identifications pour construire leur identité. Mais il y a une différence fondamentale entre les sujets névrosés et les sujets psychotiques. Le névrosé peut se séparer des identifications qui pèsent sur lui tandis que le psychotique n'y aura pas accès. L'analyse ouvrira pour lui une possibilité de construction d'une suppléance qui, à défaut d'identité, peut lui permettre de se situer plus aisément dans le lien social.